

Une vie hors du commun

Je suis issue d'une famille espagnole républicaine. Ma mère, mon père, mon petit frère et moi vivions dans un petit coin de l'Espagne près d'Alicante. Avant 1930, c'était un pays paisible où tout le monde souriait, les gens étaient tellement agréables...

J'étais encore jeune pour comprendre ce qui se passait dans mon pays. Quand je voyais toutes ces personnes se disputer pour leurs opinions politiques, je ne les comprenais pas. Du haut de mes 14 ans j'avais déjà du mal à comprendre que mon pays allait mal, alors imaginez mon petit frère Pablo... Lui seulement âgé de 8 ans, si jeune, si innocent, ne pouvait en aucun cas se douter de ce qui se passait autour de lui. Ma mère, Dolorès, et mon père, Joaquim avaient toujours le même sujet de conversation lorsqu'ils se retrouvaient à table : la politique espagnole. J'entendais parler de républicain mais à cet âge, mon frère et moi pensions à l'école, aux camarades, aux jeux, ou bien alors aux bêtises que nous pouvions faire avant de rentrer de l'école ! Le soir, lorsque nous étions tous réunis autour d'un repas préparé par ma mère, je voyais mon père soucieux et ma mère répétait sans cesse les mêmes questions : où va-t-on partir ? Et les enfants, as-tu pensé à eux ? J'ai donc aussi commencé à me faire du souci. Je me demandais pourquoi ma mère voulait partir, j'étais bien là où j'étais ! Lorsque je posais des questions à mes parents pour tout simplement me rassurer, aucun des deux ne me répondait clairement. Peut-être par peur de m'inquiéter.

A cette époque, nous n'avions que la radio et les journaux pour nous informer. C'est ce que j'ai fait ; j'ai écouté la radio et lu les journaux que mes parents achetaient. Et j'ai pu apprendre que l'Espagne, mon pays, allait mal.

Des espagnols s'opposaient, nous parlions de républicains, de franquistes, de droite, de gauche... Une opposition qui prenait une ampleur faramineuse. J'étais perdue, je me demandais comment tout ça allait finir et je commençais à comprendre pourquoi ma mère et mon père parlaient de départ. Je compris aussi pourquoi mes parents ne voulaient répondre à aucune de mes questions, les paroles étaient trop importantes et les faits étaient trop graves.

Je ne voulais en aucun cas être séparée de ma famille. Elle comptait trop à mes yeux, je lui portais tant d'amour, je n'avais qu'elle... Ma mère était une femme au foyer irréprochable : une maison toujours propre, de bons petits plats tous les midis et les soirs et du linge toujours propre. J'ai toujours vu mon père comme un grand homme. Une personne toujours au courant de tout, très respectée et très instruite. J'étais fière de porter son nom, Pertegas, Karen Pertegas.

Ce jour de 1936, comme d'habitude, mon frère et moi rentrions de l'école. Mon père et ma mère se tenaient assis à la table de la cuisine, près du poste de radio. Ils paraissaient très attentifs.

J'entendais la voix grave d'un homme et soudain je vis mes parents anéantis. Pablo et moi nous nous approchâmes d'eux, pour tâcher de comprendre. Ma mère m'enlaça et papa prit mon jeune frère sur ses genoux.

Ma mère, les larmes aux yeux nous dit, je me rappelle encore ses paroles :

-Voilà mes enfants, il est là... Les résultats des élections sont tombés, ce sont les franquistes qui doivent être contents encore une fois. Je compris que les résultats n'étaient pas à la hauteur des espérances de mes parents.

C'est à partir de ce moment que de nombreux changements survinrent dans notre vie de famille espagnole républicaine bien tranquille. Mes parents ont demandé à mon frère et à moi de ne pas parler de leurs opinions politiques par peur des représailles. Dès lors, même avec nos camarades, nous ne pouvions plus nous exprimer librement.

En ce qui me concerne, j'allais vivre cachée, alors que j'avais l'habitude de crier haut et fort ce que je pensais et de ne surtout pas m'en priver. Nous allions être privés de certaines libertés, mais pas un instant je n'ai pensé que la situation pouvait s'aggraver.

Dès 1936, nous entendîmes parler de cet étrange personnage qui suscitait tant d'intérêt dans le peuple espagnol : Le général Franco, cet homme si autoritaire à l'air hautain.

Des hommes se mirent en grève, mais cela finissait toujours dans des bains de sang.

Plus les années passaient et plus les tensions dans notre pays entre républicains et franquistes grandissaient.

Dès 1936, des actions contre le gouvernement républicain furent engagées qui conduisirent à la guerre civile. Je vous avoue que je ne comprenais pas pourquoi cette guerre. Ce pays qui a tant fait pour nous tous, ce pays dans lequel nous vivions tous ensemble avec nos pensées et nos avis différents.

J'avais si peur de perdre ma famille en ces temps de guerre, je me posais tant de questions... J'avais tellement peur que mes parents décident de partir loin de ces massacres sans nous. Je pouvais le lire sur leur visages, ils étaient terrifiés et si tristes...

Le temps passait et ma famille et moi nous cachions, nous ne sortions qu'en cas de réel besoin. Nous ne savions pas quoi faire ni où aller pour éviter de nous faire tuer par ces franquistes. Ce n'est seulement qu'au bout de deux ans, après le début de la guerre, que les républicains ont compris qu'il fallait quitter le pays pour ne pas périr. Les républicains furent chassés de leur pays comme de simples étrangers par les troupes du Général Franco, nous ne nous sentions plus chez nous. J'étais terrorisée à l'idée de fuir. Mon père parlait de la France, d'une vie meilleure, sûre et libre. Nous étions à présent en 1938, et il était grand temps de fuir, il fallait prendre une décision. Toute ma famille savait que le chemin pour la France allait être éprouvant surtout pour mon frère. Mais il fallait le faire pour notre bien être.

Ma mère, même en temps de guerre, toujours aussi attentionnée, avait préparé les affaires nécessaires pour pouvoir affronter ce voyage. Quelques habits, quelques denrées, quelques affaires de toilette et quelques souvenirs pour que cette épreuve nous parut moins pénible. Mon père était allé se renseigner pour savoir quel était le meilleur chemin à prendre, le temps de l'expliquer à ma mère, et nous voilà partis tous les quatre pour une longue marche. Nous suivions d'autres familles, qui elles aussi, avaient décidé de partir en France pour survivre.

Nous savions qu'il nous faudrait faire des arrêts pendant le voyage, la France était tellement loin à nos yeux. Nous fîmes un premier trajet jusqu'à Valence, il nous fallut huit jours de marche pour pouvoir l'atteindre. Nous étions fatigués et déprimés malgré la solidarité que nous nous portions entre familles. La nourriture commençait à manquer et les habits que nous portions avaient été salis par la boue. Nous dormions à même le sol.

Ma mère avait une amie d'enfance qui habitait Valence, nous en profitâmes pour nous y arrêter. C'était une dame très gentille, très accueillante et chaleureuse. Elle nous invita à nous laver et à passer la nuit. Et pour la première fois en huit jours, nous eûmes droit à un vrai repas chaud servi dans une assiette. Tous les quatre, nous appreciâmes, cette nuit là, de dormir dans un lit, car nous étions réalistes, nous savions que nous n'allions pas retrouver un si bon matelas de si tôt. Dès le lendemain, Carmen, l'amie de ma mère, nous avait préparé de la nourriture pour notre voyage. Je ne compris pas pourquoi elle ne quittait pas l'Espagne. Elle nous proposa de nous accompagner en voiture jusqu'à Barcelone. Mon frère et moi étions bien contents car cela allait nous éviter quelques nuits dehors dans le froid.

Lorsque nous arrivâmes à Barcelone, nous rencontrâmes de nombreuses familles se préparant à partir en France, alors nous les suivirent. Nous pensions qu'à plusieurs il y aurait moins de danger. Nous étions des centaines de personnes à marcher, tous avec la même idée en tête, survivre. Nous traversions les forêts sous les bombardements des avions espagnols franquistes. Dès que mon père estimait que nous étions en sécurité dans un endroit, nous nous y arrêtions pour nous y reposer, dormir un peu et faire notre toilette comme nous le pouvions. Il fallait nous rationner car la nourriture était difficile à trouver.

Le chemin fut long, les nuits difficiles. Nous entendions des enfants pleurer, c'était insoutenable. Je voyais des enfants seuls, sans parents... J'avais tellement peur qu'il arrive la même chose à mon petit frère et à moi, qu'on nous sépare de notre mère et de notre père. Nous serions perdus sans eux, je ne connaissais pas la France et mon petit frère non plus, comment ferions nous pour nous nourrir et nous protéger des personnes qui auraient pu nous vouloir du mal ? Mon père tentait de nous rendre la vie moins dure, il nous faisait rire, il nous prenait dans ses bras. Je savais qu'il avait autant peur que nous et qu'il était épuisé par ce long trajet, mais il garda toujours la tête haute. Je ne comptais plus les jours qui passaient.

Quand mon père dit : « Nous y sommes » je n'en croyais pas mes oreilles. Nous y étions enfin. J'étais épuisée moralement et physiquement, ma famille et moi avions besoin d'une nuit de repos dans un endroit chaud avec un repas consistant pour nous requinquer, mais rien ne se passa comme souhaité.

Nous avons atteint le Pyrénées, donc la frontière. Une question me vint alors à l'esprit, comment allions nous passer la frontière incognito? Mes parents se posèrent la même question. Nous étions des centaines d'Espagnols républicains à vouloir nous réfugier en France. J'avais peur d'être séparée de ma famille, je ne pouvais pas vivre sans eux. Nous payâmes un passeur qui nous fit franchir la frontière mais nous croisâmes le chemin des gardes.

Ces derniers nous contrôlèrent et fouillèrent. Jamais je n'avais vécu une telle situation et une telle humiliation. Nous étions traités comme des moins que rien par les gardes français, ils nous regardaient d'un air méprisant.

Tous les quatre nous fûmes transportés par camion militaire et ni moi, ni mon père, ni ma mère ne savions où nous allions. Nous étions à l'arrière de ce camion qui était recouvert d'une bâche, comme s'ils voulaient nous cacher. Mais que voulaient-ils nous faire ? Nous séparer ? J'étais issue d'une famille républicaine, mais en aucun cas cela ne leur donnait le droit de nous traiter ainsi. Le camion s'arrêta. Où étions-nous ? Je n'en avais aucune idée et mes parents non plus. Des hommes en uniforme nous firent descendre et nous enfermèrent dans un enclos entouré de barbelés. Je ne pourrais même pas vous décrire ce que je ressentis à ce moment là. Je n'avais jamais vu de prison, mais je pensais que ce lieu était pire. Pourquoi nous avoir amenés jusqu'ici ? Nous étions de nombreux républicains dans ce camion. Certaines familles avaient été séparées, j'en eus les larmes aux yeux. Ma mère pleurait, mon père était en colère et mon frère, lui ne portait aucune expression sur son visage. Je n'arrivais pas à voir ce qu'il ressentait. Moi j'étais anéantie par la peur mais je le montrais le moins possible pour essayer de consoler ma mère et de calmer la haine qu'avait mon père.

En pénétrant dans une baraque du camp je sentis une odeur que je n'avais jamais sentie auparavant. Je demandai à mes parents ce que c'était et avant même qu'ils aient eu le temps de me répondre, je tournai la tête et vis quelque chose d'atroce. Une femme allongée sur le sol, qui ne donnait plus aucun signe de vie. C'est là que je compris que l'odeur qui m'était inconnue, était l'odeur de la mort. Mon frère et moi pleurâmes à la vue de cette femme.

A l'intérieur du camp, nous retrouvâmes des amis républicains espagnols qui nous apprirent que nous étions dans le camp de Rivesaltes. Certains étaient malades, la nourriture avait l'air de manquer. Nous étions en surnombre, entassés les uns sur les autres, il était normal que les maladies prolifèrent.

Je vis des femmes enceinte, prêtes à mettre au monde de nouveaux nés, il était impensable qu'elles puissent accoucher dans un tel endroit . Ce que j'ai pu apercevoir en entrant dans ce qui était devenu ma nouvelle maison était horrible.

Ma famille et moi nous installâmes comme nous pûmes.

De plus en plus d'Espagnols arrivaient dans ce qu'ils appelaient le Camp Joffre.

Les journées étaient interminables, nous mangions très peu et dormions très mal. Nous étions sales et fatigués. Mon frère tomba malade, la toux, la fièvre. Mais apparemment rien de grave, enfin, je l'espérais. Les conditions de vie étaient horribles, nous étions partis de notre pays pour être libres, et nous voila retenus prisonniers.

Certains catalans essayaient de nous rendre la vie plus facile. La croix rouge s'était installée au camp, ce qui permettait aux malades de se faire soigner. Nous pûmes amener mon frère se faire soigner. Au bout de quelques jours, ma famille et moi étions rassurées, il allait mieux. Nous faisons attention à tout de peur de contracter des maladies graves que les gentilles infirmières du camp ne pourraient soigner.

Des mois et des mois passèrent... Il était dur de se repérer dans le temps dans ce camp, les jours étaient si longs. Mais il y eut un évènement qui marqua notre vie de famille. Ma mère se plaignait de douleur abdominale, de fatigue, de nausée... Elle se rendit à la croix rouge qui se situait à côté de notre îlot.

Lorsqu' elle revint de l'infirmierie, elle avait l'air heureuse et anéantie à la fois. A présent nous ne serions plus quatre, mais cinq dans la famille Perteguas. Ma mère était enceinte. Après ce que j'avais vu en entrant dans ce camp, il était inimaginable que ma mère puisse mettre au monde un enfant dans de telles conditions de vie, dans un tel endroit. Suite à cette heureuse nouvelle, nous rencontrâmes une femme extraordinaire, Elisabeth Eidenbenz . Une dame prête à tout pour que les femmes enceinte puissent accoucher dans de bonnes conditions. A Elne, se trouvait « son » Château du nom d'En Bardou.

Elisabeth l'avait transformé en maternité. Mais autant vous dire que les personnes pouvant mettre au monde leurs enfants en ce lieu étaient privilégiées. Ma mère put mettre au monde ma petite sœur Lola dans cette maternité grâce à Mme Eidenbenz. Lola était magnifique et en très bonne santé. Cette nouvelle venue égaya notre vie au camp, nous étions tellement heureux.

Tous les républicains espagnols purent être libérés en 1944 à la fin de la guerre. Ma famille et moi nous installâmes en France, nous n'avions pas le cœur à retourner vivre en Espagne. Cet épisode de notre vie nous a marqués, mais nous a rendu plus forts. A présent nous vivons une vie paisible et nous essayons de ne plus penser à ce que nous avons vécu au camp de Rivesaltes.

Gwladys L.
1ere BAC Vente
Lycée Aristide Maillol
2008/2009